

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

Histoire d'une Pipe.

Je ne sais si je pourrai écrire mes mémoires, si cela continue, je crois que le bon Dieu ne m'en laissera pas le temps. Aussi, pour ne pas être pris au dépourvu, commençons de suite. La vie de quêteur réserve, à ceux qui la mènent, des aventures quotidiennes. Depuis que j'ai lancé à travers Québec les lettres de quête, j'ai constaté une fois de plus cette vérité. Le résultat de toutes ces aventures, édifiantes pour la plupart, ennuyeuses parfois, c'est de me faire admirer la générosité des petites bourses, cela soit dit sans froisser de plus fortunés. Aussi à l'encontre du philosophe qui revenait moins homme, toutes les fois qu'il avait été parmi les hommes, je dois avouer que j'en reviens plus homme, c'est à-dire plus compatissant. Les exemples entraînent, et j'en subis l'influence.

En envoyant cet appel à la charité publique, j'ai passé, une fois de plus, pour être trop à l'aise. Il y a longtemps que ma réputation est faite, j'en prends mon parti. — Il y a quelques jours on me demande au parloir. Je trouve là, une femme à tenue très propre, mais d'une simplicité qui trahissait une honorable pauvreté. A la main, comme carte d'introduction, elle tient le prospectus par moi envoyé, et sous ce prospectus un objet délicatement enveloppé dans du papier de soie.

« J'ai reçu, me dit elle, votre invitation à venir en aide aux enfants pauvres du Patronage. Avec plaisir j'aurais donné quelque chose, mais nous ne sommes pas riches. Pour comble de malheur, mon mari s'est blessé, samedi dernier : il garde

e lit et je ne sais comment nous passerons l'hiver. — Puis me présentant l'objet délicatement enveloppé — « Voilà une pipe : mon mari ne s'en est pas encore servi, voudriez-vous l'accepter. En la mettant en rafle, vous en tirerez toujours quelque chose !

Je reçois, à certains jours, des secours importants, et c'est avec émotion que je remercie, en songeant à nos enfants qui en ont tant besoin. Je vous assure que j'étais plus ému en présence de cette pauvre femme, cherchant chez elle le seul objet qui ne porte pas l'empreinte de la vieillesse ou de la pauvreté, et qui s'en dessaisit avec timidité, non pas qu'elle hésite, mais parce qu'elle craint qu'on ne l'accepte pas.

Elle avait l'intelligence du pauvre, et sans doute, elle l'avait par expérience.

Quand vous lirez cet article, nos enfants regarderont avec des yeux d'envie, ceux que nous aurons déjà habillés chaudement pour l'hiver. Près de deux cents sont de ce nombre. Donnez, généreux bienfaiteurs, aidez-nous à vêtir ces enfants, à les nourrir, à les réchauffer. On ne refuse rien, pas même les vieilles pipes.

A. NUNESVAIS,

Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.



VIE D'HENRI PLANCHAT

ENFANCE ET JEUNESSE

(Suite)

A 14 ans il se sépara de sa famille pour entrer au collège Stanislas puis au collège de Vaugirard. Dans ces deux institutions il gagna l'estime de ses maîtres, se fit remarquer par ses heureuses dispositions pour l'étude. C'est au collège de Vaugirard qu'il commença à faire partie des Conférences de St Vincent de Paul. Durant ses études de droit, il sut disposer de ses temps libres en faveur des pauvres. Le dimanche, il allait au Patronage de la rue du Regard se mettre à la disposition des premiers Frères de St Vincent de Paul qui y réunissaient les jeunes apprentis.

CHAPITRE II

LA VOCATION — L'APOTRE

Ses études de droit terminées, il laisse le barreau, renonce à tout avenir dans le monde et rentre au Grand Séminaire. La note distinctive est, dès l'abord, une piété ardente et un désir irrésistible de se consacrer au service des pauvres. On était en octobre 1847. L'esprit de sacrifice s'accuse dans toutes les notes que le fervent séminariste confie à son cahier spirituel « Je fais une ferme résolution de ne reculer devant aucun sacrifice » écrivait-il le 2 Juin 1849, au jour de son sous-diaconat. Dieu le préparait à cette vie de dévouement que devait couronner une mort glorieuse. A mesure qu'il approche du saint autel il se sent pressé par la charité de Jésus-Christ, mais dans son humilité il ne trouve pas que cette vertu soit assez désintéressée en lui. « Je me suis peut-être imaginé que je possédais la charité, parce que j'étais enclin à l'agitation extérieure pour les bonnes œuvres. Ce n'est point là la charité véritable. J'ai donc un extrême besoin que Dieu mette, et fasse croître en moi la charité véritable. »

Le moment est enfin venu de monter au saint autel. Il se rappelle que s'il est prêtre, il doit, à l'exemple de son maître, être victime. Il pense à rentrer dans la Congrégation des Frères de St Vincent de Paul : « Reste à savoir si au désir que j'éprouve de m'y voir réuni, ne se mêle pas quelque affection

naturelle, soit aux personnes, soit aux emplois, tandis que je devrais rechercher uniquement les mépris, les souffrances et la pauvreté.

« Je prends la résolution de renoncer souvent et du fond du cœur, entre les mains de la Très Sainte Vierge, à cette affection naturelle ; d'envisager souvent le mépris, les souffrances, la pauvreté, comme les grâces que Dieu m'y prépare... »

Le 22 décembre 1850, il recevait l'ordination sacerdotale et le surlendemain, il entra dans la communauté des Frères de St Vincent de Paul que M. Le Prévost venait de fonder.

C'est à Paris, dans le quartier de Grenelle, que M. Planchat offrit à Dieu et aux pauvres les prémices de son ministère. Il entreprit de combattre l'indifférence de ces ouvriers et d'aller les chercher dans leurs demeures. Il parcourut les plaines du bord de l'eau, à peine habitées, les refuges les plus ignorés et jusqu'aux bouges de la rue Croix-Nivert. Pauvrement vêtu comme ces braves gens, souriant, familier, affable, écoutant leurs plaintes, afin de faire mieux entendre ses avis, s'offrant à les assister par des secours et des démarches de tout genre, il fut accueilli de tous comme le pasteur de l'ouvrier. Parfois reçu froidement dans une visite un peu hasardée, il ne se rebu-
tait pas ; les médailles, les images, les petits livres, dont il était toujours chargé, distribués aux petits enfants, finissaient par lui ouvrir toutes les portes. Presque toujours ses visites obenaient de notables résultats, et souvent, d'admirables fruits. Une conversion en décidait une autre. Un seul mariage civil, qu'il s'offrait de faire bénir, lui en amenait tout de suite une demi-douzaine. Aussi avait-il constamment plus de cent mariages, en instance à la société de Saint-Régis. La première communion tardive d'un jeune ouvrier de fabrique lui procurait l'occasion de faire faire leurs Pâques à tous ses parents, ou de confesser un aïeul en retard de quarante à cinquante ans. Ainsi les diverses œuvres, commencées par les Frères de St Vincent de Paul, fécondées par le zèle du jeune prêtre, qui était venu prendre rang parmi eux, s'étaient rapidement développées et avaient produit des fruits inespérés. L'alliance de ces deux forces, l'initiative laïque et la grâce du ministère ecclésiastique, leur parut dès lors indispensable et voulue de Dieu, pour l'apostolat fructueux des classes ouvrières. Les forces du jeune prêtre furent bientôt vaincues par un apostolat aussi pénible. Il dut s'arrêter durant une année entière. En 1853 il revenait à son poste et pendant huit ans il exerça son minis-

tère dans ce milieu ouvrier, mais un ministère à part. Ecoutez le récit des conversions obtenues par ce chasseur des âmes.

Il y a quelque dix-neuf ans, dans un village du diocèse de (Sécz), deux fiancés, par suite d'une discussion avec le curé, se marient à la mairie, sans s'adresser après, à l'église. Dans cette position, ils ne peuvent rester au pays. Arrivée à Paris, la pauvre femme, que le remords tourmentait, essaye de fléchir l'opimâtre rancune de son mari contre les prêtres. Le mari parat céder; mais il fallait se rendre auprès du vicaire d'Auteuil, qui avait parfaitement accueilli la femme. L'inlompable charretier se dédit. Emigrée à Grenelle, la pauvre blanchisseuse travaillait dans le même atelier que deux jeunes filles du Patronage des jeunes ouvrières, dont l'abbé Planchat était l'aumônier. La bonne tenue de ces enfants, leur courage modeste au milieu des railleries et des paroles licencieuses, attirèrent l'attention de la pauvre rebutée, et gagnèrent sa confiance. Un jour, à l'heure du repas, elle prit à part l'aînée des jeunes filles :

« — Si je pouvais voir Mlle Payen, il y a bien longtemps que je desire lui parler, on la dit bien bonne, la directrice du Patronage : cela ne la gênera pas trop que j'aille la voir ?

La jeune ouvrière ménagea l'entrevue.

— Mademoiselle, dit à la directrice la pauvre femme toute embarrassée, si j'osais, je vous demanderais une chose. Je voudrais recevoir le Saint-Scapulaire sans me confesser : cela se peut-il ?

— Je consulterai là-dessus ; mais d'où vous est venue cette bonne pensée ?

— Il y a deux ans, étant malade et bien triste, j'en ai eu l'idée, mais elle partit avec le mal. Aujourd'hui je souffre d'un pied ; j'ai essayé tous les remèdes ; aucun ne m'a réussi. J'ai dû interrompre mon travail à plusieurs reprises. Je serai bientôt tout à fait impotente ; quelque chose me dit que pour me guérir, il me faut le Saint Scapulaire... »

Mlle Payen consulta, M. le curé de Grenelle voulut bien donner lui même le Saint Scapulaire à la pauvre blanchisseuse, quoiqu'elle ne se fût pas encore confessée. Quelques jours après, le mal avait complètement disparu. La reconnaissance amenait au confessionnal, l'après midi du jour de Pâques, la brave blanchisseuse guérie. Avant la confession, l'abbé Planchat lui demanda si elle était mariée.

« — A la mairie, oui ; à l'église, non. Si vous pouviez décider mon mari !

« — J'irai le trouver ce soir chez vous ; le jour de Pâques les charrettes se reposent, sans doute. »

Le soir arrivé, le mari se fit attendre. Le temps fut mis à profit ; on récita un chapelet tout entier pour sa conversion devant la madone proprement et soigneusement habillée, qui gardait la modeste chambre. Le charretier arrive. Sollicité vivement, il hésite ; enfin il assigne un délai qui lui est nécessaire, dit-il pour amasser l'argent d'une robe et d'une belle bague. Le bon Dieu raccourcit ce délai. A dix jours de là vers sept heures du matin, le charretier ramenait un cheval de la rivière. L'animal recule tout à coup contre une pièce de bois, et fait la culbute. Le cavalier devait être écrasé. Une jambe seule reste engagée. Une forte contusion s'en suit ; nécessité, par conséquent, de rester au lit. L'abbé Planchat en profite ; il va trouver le malade. Le charretier ne sait plus ses prières qu'à moitié ; il les lui apprend. Il lui fait lire l'*Abrégé de ce que tout chrétien doit croire et pratiquer*. Dix jours après, il assistait à la messe de l'abbé Planchat, et allait recevoir, avec sa femme, à l'église paroissiale, la bénédiction nuptiale. Le dimanche suivant, la blanchisseuse communiait à la paroisse, en compagnie de la jeune ouvrière. Elle est maintenant l'apôtre de l'atelier.

(A suivre)

Charité de Mgr de Cheverus.

Il y avait dans la ville de Boston un pauvre nègre, infirme, couvert de plaies, sans ressources, et gisant dans une petite cabane sur le bord du grand chemin. Tout le monde passait devant cette maison et personne ne se disait : C'est là la demeure du malheur, allons le visiter. L'Évêque de Boston l'eut bientôt découvert ; et pour lui, découvrir le malheur et le soulager, c'était une même chose. Il se fit donc infirmier du pauvre nègre : tous les soirs, après la chute du jour, il allait panser ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins, mais sans en rien dire à personne : il eût voulu que Dieu seul connût sa bonne œuvre. La Providence ne le permit pas. Sa

servante ayant remarqué que tous les matins son habit était couvert de poussière et de duvet, fut curieuse de savoir d'où cela pouvait provenir; et pour le découvrir, l'ayant suivi de loin dans une de ses sorties nocturnes, elle le vit entrer dans la cabane du pauvre nègre; elle s'approche alors, regarde à travers les planches mal jointes: et quel est son étonnement de voir son charitable maître allumer du feu, prendre entre ses bras le malade gisant sur le lit de douleur, l'étendre doucement près du brasier, panser ses plaies, lui donner à manger, remuer sa couche pour la lui rendre aussi douce que possible, puis le reporter dans son lit, le couvrir, l'embrasser en lui souhaitant une bonne nuit, comme ferait la mère la plus tendre pour son enfant chéri!

Le ministère de charité n'avait rien de nouveau pour l'évêque de Boston: l'habitude l'y avait familiarisé. C'est ainsi que tous les jours il alla pendant longtemps donner ses soins à une pauvre famille, composée d'une veuve malade et de cinq enfants dont le plus âgé n'avait que dix ans. Il leur portait chaque soir tout ce qui leur était nécessaire, remplaçait la mère dans ses tendres soins pour ses enfants, et ne se retirait qu'après avoir séché toutes les larmes, rendu tout le monde content: ce qu'il continua de faire jusqu'à ce que la mère, entièrement guérie, pût suffire aux besoins de toute la famille.

Après ces traits de bonté, qui ne sont que quelques-uns entre mille, on conçoit sans peine l'amour des fidèles de Boston pour leur évêque: il rappelait tout ce que l'antiquité nous offre de plus touchant en ce genre. Comme les fidèles d'Antioche donnaient à leurs enfants le nom de Saint Méléce, leur évêque, la plupart des parents voulaient que leurs enfants au baptême reçussent le nom de Jean, parce que c'était celui de M. de Cheverus. Un jour même, il arriva à ce sujet un trait assez plaisant: le prélat ayant demandé selon l'usage au parrain et à la marraine: « Quel nom voulez-vous donner à cet enfant? — Jean Cheverus évêque, répondirent-ils. — Pauvre enfant, repartit alors l'évêque, Dieu te préserve jamais de le devenir.

LUDOVIG

(Suite)

C'était en sortant de là, encore tout brûlant de son colloque secret avec le dieu caché, qu'il imposait à sa famille la vente d'un objet précieux, ou quelque nouvelle privation, et peut-être avait-il un certain plaisir, quand la chose était particulièrement cruelle. Il lui semblait que l'or devait lui savoir gré et lui tenir compte des sacrifices qu'il faisait et exigeait pour lui. Peut-être avait-il un certain plaisir à voir pleurer sa femme et sa fille. Peut-être offrait-il intérieurement leurs larmes à l'idole. Peut-être à genoux devant son or, quand il était seul avec lui, car l'or était devenu quelqu'un, peut-être lui disait-il, dans le langage de l'adoration, dans le langage sans parole : — C'est pour toi que l'or sang coule. Peut-être trouvait-il dans les privations monstrueuses et volontaires qu'il imposait et qu'il s'imposait, une espèce de saveur âcre, la volonté de souffrir et de faire souffrir pour quelque chose d'adoré. Il n'aurait pas voulu agir sur des créatures insensibles.

Il voyait avec un certain genre de plaisir la ruine de cette maison dévouée à l'or, de cette maison faite anathème sur qui la divinité de l'or avait jeté un regard terrible qui marque les victimes.

Sa femme et sa fille pleuraient de vraies larmes. Il en était bien aise, il tenait à s'acquitter de ses fonctions. Il n'aurait pas voulu offrir au Moloch épouvantable un sang versé sans douleur. Il tenait à entendre crier sous la scie, la chair des victimes. Il voulait offrir à l'or sa famille et sa maison cruellement immolées, palpitantes et fumantes, esprit et vie, chair et flammes.

IV

C'était quelque chose d'étrange que de voir Ludovic des cendre dans la cave. Il était évident qu'il s'y préparait comme à un acte religieux. Il se cachait. Il y avait dans sa manière d'agir beaucoup de dissimulation et de prudence ; mais il y avait aussi quelque chose qui ressemblait à la pudeur de l'ado-

ration. Il avait les timidités du ravissement. Il ne voulait pas être pris en flagrant délit d'extase. Peut-être même en arrivait-il à l'humilité. Qui sait si devant son or il ne disait pas secrètement : — Non, je ne suis pas digne ? Qui sait si, au moment de toucher l'objet adoré, sa main ne s'arrêtait pas ? Qui sait si cette main ne désirait pas une consécration ? Il voulait que l'ombre de son amour abritât ses rapports avec sa divinité. Il se cachait pour allumer sa bougie, qui était devenue une chandelle. Il se cachait pour descendre. Il se cachait pour remonter. Il inventait à son absence des prétextes bizarres que le feu de ses yeux démentait. Car il avait un regard particulier qui disait malgré lui à sa femme et à sa fille : — C'est là que je vais.

Et elles tremblaient de tous leurs membres. Car elles sentaient que l'idole de Ludovic allait demander à l'idoiâtre quel que sacrifice nouveau qui nécessairement retomberait sur elles. Car lui, à cause de son amour, ne sentit pas le sacrifice, ou ne le sentait que dans la mesure nécessaire pour le goûter. Mais elles, elles le sentaient parfaitement et doublement. Elles le sentaient en lui-même, et elles le sentaient dans l'horreur que leur inspirait sa cause.

Elles auraient mieux aimé avoir perdu leur fortune par quelque événement extérieur, pour n'importe quel désastre ou révolution. Mais être tombées de la richesse dans la misère parce que leur fortune s'était abîmée dans leur cave, être dévorées vivantes par ce monstre sourd, aveugle et muet, qui était là, invisible et tout puissant, réclamant chaque jour une proie nouvelle, mangeant le pain des femmes pauvres, comme il avait bu le vin des deux femmes riches, c'était passer à la fois par les douleurs de la terre, et par celles de l'enfer.

L'enfer ! Elles en parlaient continuellement, quand Ludovic descendait l'escalier. Elles étaient presque arrivées à croire que chaque soir il y allait réellement, et quand il était dans la cave, devant son or, offrant son cœur, son âme, son esprit, son corps, sa substance, sa femme et sa fille, elles le voyaient au centre de la terre, adorant quelque bouc ou quelque crapaud. Elles le voyaient au sabbat, et leur imagination, qui avait l'air de les tromper, leur disait des choses plus vraies et plus profondes que le tableau de la réalité.

Toute religion veut des sacrifices, et chaque soir, en remontant l'escalier sombre, après avoir adoré, Ludovic décrétait une immolation. Que vendrai-je demain ? Il promenait

sur les restes de sa maison désolée un regard menaçant. Sa femme et sa fille connaissaient ce regard. Elles tremblaient devant lui. Ce regard qui s'allumait, sinistre, dans la chambre mal éclairée, c'était le pûcher de l'idole sur lequel une victime nouvelle allait être consumée, c'était l'éclair de cette foudre hideuse qui tombait chaque matin sur la malheureuse habitation. Il était sournois, ce regard, il était circulaire ; il avait l'air à la fois honteux et souverain.

Pendant que Ludovic était en bas, dans la solitude, dans le recueillement, dans le silence, les deux femmes pensaient aux biens spirituels et temporels que l'idole avait dévorés. Elles disaient intérieurement : — Nous serions heureuses si le maître de la maison n'était pas méchant. Il nous aimerait ; l'union, la gaieté, l'aisance règneraient ici. Nous ferions des heureux. Nous verrions des pauvres sortir de chez nous, les mains pleines, et le visage gai. Nous verrions rire quelquefois ceux qui pleurent si souvent.

Elles faisaient des châteaux en Espagne. Anna se voyait apportant chaque jour aux enfants qui ont faim, sous les yeux de leur mère, non-seulement le pain, mais le gâteau, non seulement le gâteau, mais des sourires avec des fleurs, avec des violettes au printemps, et des roses pendant l'été. Car elle eût voulu donner non seulement le nécessaire, mais l'utile et l'agréable.

Elle voyait, dans ce rêve de bonheur, la joie autour d'elle. Elle devinait la joie qu'elle eût sentie elle-même, et tout à coup s'éveillant, elle voyait la tristesse et l'amertume présentes et réelles s'augmenter des désirs auxquels elle venait de s'abandonner, désirs dont la réalisation était à la fois si facile et si impossible. L'argent était là, sous la main, prêt, utile, demandant à être employé.

— Ma fille serait mariée, pensait Amélie. Elle ne me parle pas de son avenir, et je n'ose pas l'interroger. Mais au fond que se dit elle ?

Cependant Ludovic, qui très souvent se mettait à genoux pour compter son or, recommençait quand il avait fini, et recommençait encore et avait l'air de lui dire :

— Oui, mon or, regarde. Je suis à genoux ! pour toi j'ai tout sacrifié, c'est pour toi que j'ai égorgé ma femme et ma fille et les pauvres qu'elles nourrissaient. C'est pour toi que leur sang coule. C'est pour toi que je me suis réduit moi-même à une vie misérable. Je pourrais jouir en le donnant

Car tu représentes toutes les jouissances de la vie. Mais je t'aime pour toi-même, je veux souffrir et te garder. J'aimerais une vie large et facile. J'aimerais les réceptions; j'aimerais les fêtes, j'aimerais les grands repas, les bals et les voyages. Mais j'aime encore mieux savourer le plaisir de te sacrifier tout cela. Et s'il n'y avait pas de sacrifice, où serait ton triomphe? Oh! jamais, jamais, ni pour l'empire de la terre ni pour l'empire du ciel, je ne consentirai à diminuer d'une pièce mon trésor, à compter mes piécettes jaunes, et à en trouver une de moins, une de moins! une de moins!

A ce mot : une de moins, Ludovic pâlisait. Et pour se rassurer lui-même contre cette hypothèse épouvantable, comme on se rassure au réveil contre les fantômes d'un rêve effrayant, il tâta ses pièces d'or. Et dès qu'il les tâta; sa passion changeait de nature.

Elle devenait cette chose mystérieuse et terrible, qu'il faut appeler avec une précision rigoureuse l'amour physique de l'or. L'or faisait briller ses yeux et bouillonner le sang dans ses veines. Il mettait la main sur sa poitrine, comme pour calmer les battements de son cœur. Entre son cœur et son or une certaine attraction s'établissait, mystérieuse et dévorante, qui usait sa vie et la consumait comme un cierge devant l'autel.

Cet or semblait animé. Le sang et l'or allaient au devant l'un de l'autre. Ils avaient l'air de s'embrasser. Un jour, il se meurtrit les mains en serrant convulsivement et maladroitement la chose adorée, une goutte de sang vint au doigt meurtri, Ludovic vit cette goutte avec plaisir. Le sang toucha l'or et l'or toucha le sang.

Entre le sang et l'or les effluves magnétiques couraient comme des torrents. Par moments Ludovic regardait fixement l'or, et cette fixité était effrayante, et il lui semblait que l'or le regardait aussi, et qu'ils s'enivraient l'un de l'autre; que l'or attiré par son regard, venait à lui, lui rendait sa passion. Ce n'était plus de l'attrait, c'était de la fureur. C'étaient des embrassements qui, aux yeux éblouis de l'adorateur enivré, semblaient des embrassements mutuels, donnés, rendus, dévorants, dévorés.

(A suivre)

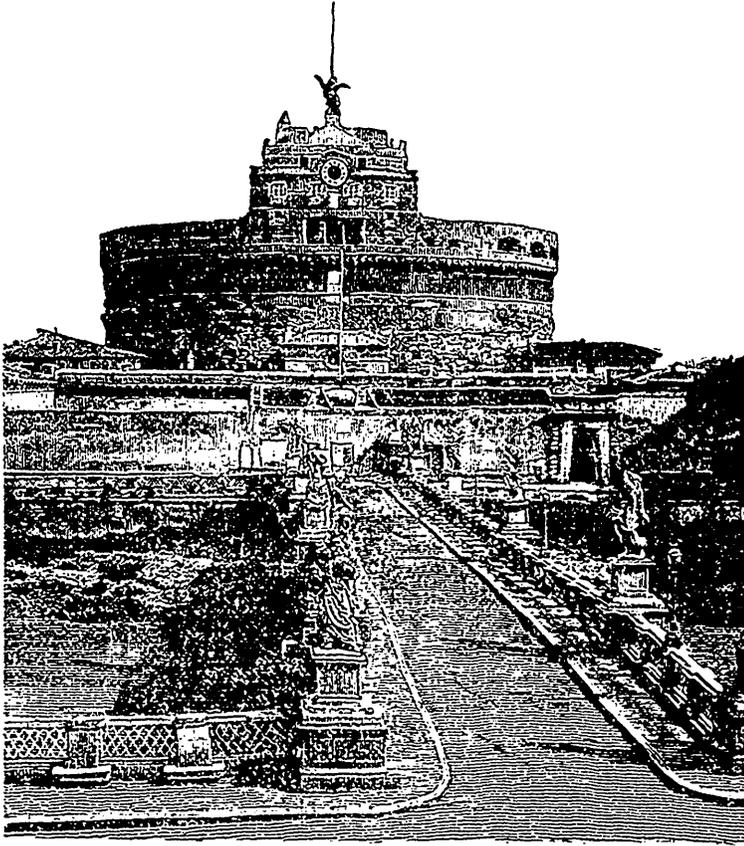
LA PESTE

L'Asie qui bientôt sera partagée entre les différents peuples européens, se venge à sa façon en nous envoyant la peste. Cette maladie existe en permanence dans le plateau central de l'Himalaya. Comment en avons-nous hérité ? c'est ce qui préoccupe les savants. Le microbe voyage à peu de frais et préfère pour venir en Europe s'installer dans les vaisseaux qui font le service avec l'Asie. Ce microbe a des complices dans toutes sortes de bestioles, mouches, moustiques, puces, etc. ; les souris, les rats sont même en meilleure intelligence avec le microbe de la peste et le propagent dans les maisons. Aussi déclare-t-on la guerre à ces pauvres petites bêtes. La science humaine a des limites, et l'on cherche encore le moyen de se débarrasser des souris et des rats qui n'ont pas du tout envie de mourir.

Autrefois on avait recours, comme aujourd'hui, aux cordons sanitaires pour se défendre contre le terrible fléau, mais on commençait par la prière. C'est ce que rappelle notre gravure représentant le Château Saint Ange, autrefois nommé le môle d'Adrien.

Au VI siècle, on vit une peste effrayante désoler la grande ville de Rome. Après avoir en vain essayé, on songea à Marie. Une procession se fait en son honneur, son image est portée triomphalement, et aussitôt le fléau est vaincu. Les malades reviennent à la vie, aucune autre victime n'est atteinte. Et l'on voit alors apparaître sur le redoutable fort (Château St-Ange) qui porte encore son nom, un ange remettant dans le fourreau le glaive de la vengeance de Dieu, tandis que des voix célestes font entendre le cantique de joie qui disait à la terre la victoire de la reine du ciel et à Marie la résurrection de ses enfants. *Regina cœli, lætare ; rejouissez-vous reine du ciel, vous avez triomphé.*





Chateau et Pont St-Ange, Rome.

CHACUN SON METIER

“ Ne autor supra crepidam.”

Puisqu'enfin votre immense et basse jalousie
Est lasse d'étaler sa sottise frénésie
Sous tous les firmaments ;
Maintenant que vos cris n'emplissent plus l'espace ;
Que sous un ciel plus pur encore une fois passe
Le souffle du bon sens ;

Anglais, Yankees, Germainis, amis du Juif sordide
Qui trahit pour de l'or la nation splendide
Dont vous êtes jaloux ;
Fiers peuples qui régnez sur le fer et la houille,
Et ne soupçonnez pas la tare qui vous souille,
Allons, écoutez-nous !

Restez à vos fourneaux, restez à vos machines,
Fondez votre veau d'or, et courbez vos échine
Devant ses noirs autels ;
Vautrez-vous à loisir dans vos sales richesses,
De l'esprit oubliant la céleste noblesse
Et les droits immortels ;

Mangez votre bifteck et buvez votre coupe,
Recherchez le sommeil qu'un hoquet entrecoupe,
Goûtez votre bonheur ;
Méprisez fortement les peuples imbéciles
Qui gardent le souci des vertus difficiles
Et des lois de l'honneur ;

Ne reconnaissez plus que la force physique,
Criez ce dernier mot de votre politique
A l'univers entier ;
Ecrasez sans pitié du poids de la matière
Tout droit qui contre vous n'a plus que sa prière :
C'est là votre métier.

Mais quand le genre humain, affamé de justice,
Dans un triste procès qu'embrouille la malice
Recherchera le droit ;
De grâce, écarterez-vous de ces grandes assises :
De vous y voir siéger les nations surprises
Vous montreraient du doigt.

Gardez dans votre coin le plus complet silence ;
Qu'elle vous plaise ou non, acceptez la sentence
Fruit de ces longs débats.
Taisez-vous ! taisez-vous ! ayez cette sagesse.
De la justice il est telle délicatesse
Où vous n'atteignez pas.

—
Quand vous aurez souffert pour quelque noble cause
Et pour l'humanité fait enfin quelque chose
Sans vous faire payer ;
Quand avec votre sang, en un doux sacrifice,
Vous aurez répandu de l'or pour la justice,
Largement, sans compter :

—
Alors vous serez prêts pour un plus noble rôle,
Et vous aurez l'honneur de prendre la parole
Au nom des opprimés.
Jusqu'à là soyez forts, et pour vous rendre aimables,
Montrez à l'univers vos muscles redoutables,
Et puis..... disparaissez.

DERFLA

(De l'Oiseau-Mouche)

INSTRUCTION SANS RELIGION

Nos philanthropes, nos publicistes, les fortes têtes qui lisent les gazettes, font je le sais, grand bruit des droits politiques qu'ils croient donner à tous ces serfs de la faim ; ils espèrent merveilles de l'instruction qu'ils s'imaginent répandre. Vous savez ce qu'il faut penser de ces niaiseries, et vous ne croyez pas plus que moi-même aux vertus nutritives de l'alphabet. Toutes les clartés du monde ne feront pas pousser une pomme de terre, la lecture d'un journal sera toujours regardée comme un dîner insuffisant. Que posséderont donc les plus pauvres, quand l'instruction ou, du moins, ce qu'on appelle ainsi, sera ajoutée à leur détresse, comme un panache éraillé sur le chapeau d'un gueux. Ils n'ont pas besoin d'arithmétique pour supputer leurs revenus. Travail, fatigue, dénuement, privations, voilà, quoi qu'on pense, la vie de 83 hommes sur cent ; et je vous laisse à penser si l'existence des 17 autres est soustraite aux deux premières de ces rudes nécessités. L'instruction et les droits politiques, sublimes découvertes de la civilisation, ne détruisant pas ces proportions accablantes pour la science

impie. Seulement, ils augmentent les ambitions, les vanités ; ils aggravent les souffrances de la misère et toutes les souffrances de l'orgueil ; le pauvre deviendra plus insolent, le riche plus dur ; il y aura des guerres d'esclaves ; et d'une situation où la paix, la concorde, la charité, apportaient bien des adoucissements, la philanthropie libérale fera un chaos, au milieu duquel les orgies du crime prépareront à l'humanité le repos de la barbarie. Voilà tout ce que le savoir humain peut donner au monde, et c'est tout ce qu'il lui donnera, à moins que Dieu, par un miracle, n'en dispose autrement.

L. VEUILLOT

A, TABLE

Quand le maître d'hôtel, —oh ! quel ventre respectable dans l'ample gilet de casimir ! quelle face digne et rouge, bien encadrée de favoris blancs ! un physique de «air d'Angleterre. je vous assure ! —quand l'imposant maître d'hôtel eut ouvert à deux battants la porte et annoncé d'une belle voix de basse chantante, à la fois sonore et respectueuse : « Le dîner de Madame la comtesse est servi », on posa les chapeaux sur l'angle des consoles, les personnages les plus considérables offrirent le bras aux dames, et tous passèrent dans la salle à manger, silencieux, presque recueillis, comme à la procession

Le couvert étincelait. Que de fleurs ! que de lumières ! Chaque invité trouvait sa place sans difficulté ; dès qu'il avait lu son nom sur le carton glacé, tout de suite, un grand laquais en bas de soie poussait derrière lui, avec douceur, une moelleuse chaise brodée de la couronne comtale. Quatorze convives, pas davantage : quatre jeunes femmes en grand décolleté, et dix hommes, appartenant à l'aristocratie du sang et du mérite, qui avaient mis, ce soir-là tous leurs ordres, en l'honneur d'un diplomate étranger, assis à la droite de la maîtresse de la maison. Des paquets de petites décorations pendaient en breloques aux boutonnières ; sous le revers de deux ou trois habits noirs brillaient des plaques de diamants ; une lourde croix de commandeur s'étalait sur le plastron empesé d'un général cravaté de rouge. Quant aux dames, elles avaient arboré toutes les splendeurs de leurs écrins.

L'élégante, l'exquise réunion ! Et quelle atmosphère de bien-être dans la salle haute, chauffée à point et ornée, sur ses quatre panneaux, de grandes natures mortes dans le goût magnifique d'autrefois, où s'écroulaient des fruits, des venaisons, des victuailles de toutes sortes. Le service se faisait sans bruit : les domestiques semblaient glisser sur le tapis épais, le sommelier nommait les vins à l'oreille des convives sur le ton de la confiance et comme s'il leur révélait un secret dont sa vie aurait dépendu.

Dès le potage,—un consommé tout ensemble onctueux et énergique, qui vous emplissait l'estomac de force et de jeunesse,—les causeries entre voisins avaient commencé. Sans doute, ce furent d'abord des banalités qu'on échangea à demi-voix. Mais quelle politesse dans les sobres gestes ! Quelle bienveillance dans les regards et dans les sourires ! D'ailleurs, aussitôt après le Château-Yquem, l'esprit flamba. Ces hommes, vieux ou très mûrs pour la plupart, tous remarquables par la naissance ou par le talent, ayant beaucoup vécu, pleins d'expérience et de souvenirs, étaient faits pour la conversation, et la beauté des femmes présentes leur inspirait le désir de briller, excitait leurs intelligences courtoisement rivales. De jolis mots pétillèrent, des saillies soudaines prirent leur vol, des entretiens à deux, à trois personnes, se formèrent. Un fameux voyageur, au teint bronzé, récemment revenu du fond des déserts, contait à ses deux voisins une chasse aux éléphants, sans fanfaronnade aucune, avec autant de tranquillité que s'il eût parlé de tirer des lapins. Plus loin, le fin profil à cheveux blancs d'un savant illustre se penchait gaiement vers la comtesse, qui l'écoutait en riant, très svelte et très blonde, les yeux jeunes et étonnés, avec un collier de splendides émeraudes sur sa poitrine de beauté professionnelle, à la gorge basse comme celle de la *Vénus de Médicis*.

Décidément, ce dîner somptueux promettait d'être charmant aussi. L'ennui, cet hôte trop fréquent des fêtes mondaines, ne viendrait pas s'asseoir à cette table. Ces heureux allaient passer une heure délicieuse, jouir par tous les pores, par tous les sens.

Or, à cette même table, au bas bout de cette table, à la place la plus modeste, un homme encore jeune, le moins qualifié, le plus obscur de tous ceux qui étaient là, un homme d'imagination et de rêverie, un de ces songe-creux en qui il y a du philosophe et du poète, restait silencieux.

Admis dans la haute société à la faveur de son renom d'artiste, aristocrate de nature, mais sans vanité, issu du peuple et ne l'oubliant pas, il respirait voluptueusement cette fleur de civilisation qui s'appelle la bonne compagnie. Il sentait, plus et mieux qu'un autre, combien tout, dans ce milieu,— le charme des femmes, l'esprit des hommes. et le couvert étincelant, et l'ameublement de la salle, jusqu'au vin blanc velouté, dont il venait de mouiller ses lèvres,—combien tout était rare et choisi ; et il se réjouissait qu'un concours de choses aussi aimables et aussi harmonieuses existât. Il était comme plongé dans un bain d'optimisme. Il trouvait bon qu'il y eût au moins quelque part, dans ce triste monde, des êtres à peu près heureux. Pourvu qu'ils fussent accessibles à la pitié, charitables,—et ils l'étaient probablement, ces satisfaits,—qui gênaient-ils, quel mal faisaient-ils ? Oh ! la belle et consolante chimère de croire qu'à ceux-ci la vie faisait grâce, qu'ils gardaient toujours—ou presque toujours—cette lumière douce et gaie dans le regard, ce sourire à demi épanoui sur la bouche ; qu'ils avaient supprimé, autant que possible, de leur existence, les besoins impérieux et déshonorants, les infirmités abjectes !

Celui que nous appellerons « le Rêveur » en était là de ses réflexions, quand le maître d'hôtel, le superbe maître d'hôtel, arriva de l'office avec solennité, portant sur un grand plat d'argent un turbot de dimension fabuleuse, un de ces poissons phénomènes comme on n'en voit que dans les tableaux anciens représentant la Pêche miraculeuse, ou encore à l'échalage de Chevet, devant une rangée de gamins ébahis s'écrasant le bout du nez contre la vitre.

On servit. Mais lorsque le Rêveur eut devant lui, sur son assiette, un morceau du monstrueux turbot, la légère odeur de marée évoqua, dans son esprit enclin aux correspondances subites, ce coin de la côte bretonne, ce très misérable village de marins où il s'était attardé, l'autre automne, jusqu'à l'équinoxe, et où il avait assisté à de si furieux coups de mers. Il se rappela tout à coup cette nuit effroyable où les bateaux n'avaient pas pu rentrer à l'échouage, cette nuit qu'il avait passée, sur le môle, mêlé au groupe des femmes consternées, debout dans l'embrun qui ruisselait sur son visage et dans le vent froid et furieux qui semblait vouloir lui arracher ses habits. Quelle vie que celle de ces pauvres gens ! Combien il y en avait là-bas, des veuves jeunes et vieilles, portant pour toujours le châle noir, et qui s'en allaient, dès le petit jour, avec

des tialées d'enfants, gagner leur pain,—oh! rien que du pain!—en travaillant dans l'odeur nauséabonde de l'huile chaude, aux sardinerias. Il revoyait par le souvenir l'église, dominant le village, à mi-côte de la falaise, l'église, dont le clocher était badigeonné de blanc, pour indiquer aux bateaux venant du large la passe entre les récifs, et il voyait aussi, dans l'herbe courte du cimetière, broutée par de maigres moutons, les pierres tombales sur lesquelles se répétait si souvent cette inscription sinistre: *Mort en mer... Mort en mer... Mort en mer...*

L'énorme turbot avait le goût le plus fin, le plus savoureux, et le jus de crevettes dont il était assaisonné prouvait que le chef de M. le Comte avait dû suivre les cours de cuisine du Café Anglais et en profiter. Car notre civilisation raffinée en est à ce point. On prend ses degrés dans la science culinaire. Il y a des docteurs en rôti et des bacheliers ès sauces. Tous les convives mangeaient vivement, avec des gestes délicats, mais sans rien manifester en faveur des mets exceptionnels, par bon ton et par habitude de la chère exquise.

Le Rêveur, lui, n'avait plus d'appétit. Il était encore en pensée avec ses Bretons, avec les gens de mer qui avaient peut-être pêché ce magnifique turbot. Il se rappelait ce lendemain de tempête, ce matin pluvieux et gris, où, se promenant devant les lourdes lames couleur de plomb, il avait rencontré sous ses pas et reconnu le corps de ce vieux marin père de famille disparu en mer depuis trois jours, cette lugubre épave, échouée dans le varech et dans l'écume, si navrante à voir avec ses cheveux gris de noyé, pleins de sable et de coquillages.

Un grand frisson lui passa dans le cœur.

Mais les laquais avaient déjà enlevé les assiettes, fait disparaître toute trace du poisson géant; et, tandis qu'on servait un autre plat, les dîneurs élégants et frivoles avaient repris leurs causeries. La faim étant déjà un peu apaisée, ils s'animaient, parlaient avec plus d'abandon. De légers rires couraient. Oh! la charmante et gracieuse compagnie.

Alors, le Rêveur, l'hôte silencieux, fut pris d'une tristesse infinie; car tout ce qu'il faut de travail et de douleur pour créer le confortable et le bien-être venait de surgir devant son imagination.

Pour que ces hommes du monde puissent être vêtus seulement d'un mince frac en plein décembre, pour que ces femmes montrent leurs bras et leurs épaules, le calorifère répand dans la chambre la chaleur d'une matinée de printemps. Mais qui

donc a fourni la houille ? Le damné du pays noir, l'ouvrier souterrain qui vit dans l'enfer des mines. — Combien la peau de cette jeune dame est blanche et fraîche pour émerger ainsi, victorieusement, de ce corsage de satin rose. Mais qui donc l'a tissé ce satin ? L'araignée humaine de Lyon, le canut toujours à son métier dans les maisons lépreuses de la Croix-Rousse. — Elle porte à ces mignonnes oreilles deux admirables perles, la jeune dame. Quel orient ! Quelle transparence opaline ! Et presque sphériques ! La perle que Cléopâtre avala, après l'avoir fait dissoudre dans du vinaigre, et qui valait dix mille grands sesterces, n'était pas plus pure. Mais sait-elle, la jeune dame, que tout là-bas, à Ceylan, sur les bancs d'huîtres perlières d'Arippe et de Condatchy, les indiens de la Compagnie des Indes plongent à douze brasses de profondeur, héroïquement, un pied dans le lourd étrier de pierre qui les entraîne au fond, un couteau dans la main gauche pour combattre le requin ?

Mais quoi ! On est belle et coquette. La salle à manger est chaude et parfumée. On peut y dîner gaiement, très parée, en flirtant avec son voisin. Quel rapport, je vous le demande, peut-on avoir avec un ouvrier ténébreux qui pioche à cinquante pieds sous terre, avec un tisseur ankylosé devant sa machine, avec un sauvage qui saute dans la mer et parfois la rougit de son sang ? Pourquoi penserait-on à ces choses tristes et laides ? Quelle absurdité !

Cependant, le Rêveur est poursuivi par son idée fixe.

Depuis un instant, sans y prendre garde, machinalement, il a émietté sur la nappe un peu du petit pain doré qui est près de son assiette. Oh ! c'est un aliment de fantaisie, insignifiant dans un tel repas. Il fait songer au mot naïf de la grande dame sur les misérables affamés : " Qu'ils mangent de la brioche ! " Pourtant ce joli gâteau, c'est du pain tout de même, du pain fait avec de la farine, qu'on a faite elle-même avec du blé. Mon Dieu, oui, c'est du pain, tout bonnement, du pain, comme la miche du paysan, comme la boule du troupier ; et pour qu'il arrive là, sur la table du riche, il a fallu le patient labeur de bien des pauvres.

Le paysan a labouré, semé, récolté. Il a poussé sa charrue ou conduit sa herse dans les terres grasses, sous les froides aiguilles de la pluie d'automne ; il s'est réveillé, plein de terreur pour son champ, quand il tonnait, la nuit ; il a tremblé

en voyant passer les gros nuages violets, chargés de grêle ; il est sorti, sec et noir, de l'énorme travail et des sueurs épuisantes de la moisson.

Et quand le vieux meunier, tordu par les rhumatismes qu'il a attrapés dans les brumes de la rivière, a envoyé la farine à Paris, les forts de la Halle, aux grands chapeaux blancs, ont porté les sacs écrasants sur leurs larges dos, et, la nuit dernière encore, dans la cave du boulanger, les geindres ont râlé jusqu'au matin.

Oui, vraiment ! Il a coûté tous ces efforts et toutes ces peines, le petit pain rompu distraitement par ces mains blanches de patriciens.

C'est maintenant une obsession pour l'incorrigible Rêveur. Les délicatesses de ce repas ne lui rappellent que les souffrances humaines. Tout à l'heure, quand le sommelier lui a versé un verre de chambertin, ne s'est-il pas souvenu que certains ouvriers verriers deviennent phthisiques à force de souffler des bouteilles ?

Allons ! c'est ridicule. Il sait bien que le monde est ainsi fait ! Un économiste lui rirait au nez. Est-ce qu'il deviendrait socialiste, par hasard ? Il y aura toujours des riches et des pauvres, comme il y aura toujours des hommes bien plantés et des bossus.

D'ailleurs, les heureux qu'il a devant lui ne le sont pas injustement. Ce ne sont point de vulgaire favoris du Veau d'or, des parvenus égoïstes et grossiers. Le grand seigneur qui préside la table porte avec honneur et dignité un nom mêlé à toutes les gloires de la France. Ce général aux moustaches grises est un héros, et il a chargé avec l'intrépidité d'un Murat, à Rezonville. Ce peintre, ce poète, ont fidèlement servi l'Art et la Beauté. Ce chimiste, fils de ses œuvres, qui a débuté dans la vie comme garçon pharmacien et qu'aujourd'hui le monde savant écoute comme un oracle, est simplement un homme de génie. Ces nobles femmes sont généreuses et bonnes, et, avec un courage discret, elles vont souvent plonger leurs belles mains jusqu'au fond des infortunes. Pourquoi ces êtres d'élite n'auraient-ils pas des jouissances d'exception ?

Il se dit, le Rêveur, qu'il a été injuste. C'étaient de vieux sophismes, bons tout au plus pour les clubs de faubourgs, qui se sont réveillés dans sa mémoire et dont il a été dupe. Est-ce possible ! Il a honte de lui même.

Mais le dîner touche à sa fin, et tandis que les laquais remplissent une dernière fois les coupes de vin de Champagne, le silence s'établit. Les convives sentent les fatigues de la digestion qui commence. Le Rêveur les regarde alors l'un après l'autre, et tous ces visages ont une expression blasée et assouvie qui l'inquiète et qui le dégoûte. Un sentiment obscur, inexprimable,—mais si amer !—proteste quand, même au fond de son cœur, contre ces repus ; et, quand on se lève enfin de table, il se répète tout bas, obstinément :

« Oui ! ils sont dans leur droit..... Mais, savent-ils, savent-ils bien que leur luxe est fait de tant de misères ?..... Y pensent-ils quelquefois ?..... Y pensent-ils aussi souvent qu'il faudrait ?..... Y pensent-ils ? »

FRANÇOIS COPPÉE.

POSTOLAT DE LA SOUFFRANCE

Un jour, dans une instruction, un prêtre dit ces paroles :

«—Voulez-vous convertir une famille ? Amenez au milieu d'elle une âme qui sache *souffrir*. Voulez-vous le retour à Dieu d'une âme qui vous est chère ? *Souffrez* pour elle. »

Ces paroles furent entendues par une *enfant du peuple* qui venait de faire sa *première communion*. Comment put-elle les comprendre ? C'est le secret de Dieu.

La pauvre enfant avait vu souvent pleurer sa mère, et elle rougissait de honte quand son père rentrait abruti par le vin.

Le lendemain, au repas du midi, l'enfant accepta le potage, un morceau de pain, et elle refusa tout le reste.

«—Tu es malade ? dit la mère étonnée.

«—Non, maman.

«—Mange donc, dit le père.

« Pas aujourd'hui. »

On crut à un caprice de l'enfant, on la laissa à sa bouderie.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours ; l'enfant, qui était couchée et qui ne dormait point, l'entendit blasphémer, et elle se mit à pleurer. C'était la première fois que le blasphème lui arrachait des larmes.

Le lendemain, elle refusa, pendant le dîner, toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

«—Je veux que tu manges, dit-il avec colère.

«— Non, répond l'enfant avec fermeté, non, tant que vous vous enivrerez, que vous ferez pleurer maman et que vous blasphèmerez ; je l'ai promis au bon Dieu, et *je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas.*

Le père baissa la tête. Le soir, il rentra calme, sans ivresse, et la petite fille fut charmante de gaieté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeûne de l'enfant recommença. Cette fois le père pleura et cessa de manger ; la mère, elle aussi, pleurait ; seule l'enfant restait calme.

Alors le père se relevant et pressant sa fille dans ses bras ;

«— Pauvre martyr, tu serais ainsi toujours ?

«— Oui, papa, jusqu'à ce que vous soyez converti.

«— Ma fille ! je ne ferai plus pleurer ta mère ! »

Et le bon père tint parole.

Courrier Littéraire

On chante encore en France. Tout finit par la chanson. Lorsque l'influenza faisait des victimes, et qu'à Paris les cercueils s'alignaient par dix et quinze à la fois dans les églises en deuil, le gamin s'en allait au travail en chantant :

Tout le monde l'a, tout le monde l'a
L'influenza.

Et dernièrement encore, lors du triste procès auquel nous faisons allusion dans la poésie intitulé *Chacun son métier*, la halle invisible de Labori, l'avocat de Dreyfus, a été célébrée en vers qu'assaisonnait un sel très gaulois. Gustave Nadau a laissé des chefs-d'œuvre dans sa vie de chansonnier. Voilà que la Bretagne, aujourd'hui, fait parler d'elle. Le poète à la mode est un de ses enfants *Théodore Botrel* a vu le jour au bord de la falaise, il a respiré l'air pur de la mer, il a puisé-devant ce spectacle grandiose et sévère l'amour de la patrie, de la famille et pardessus tout l'amour de la religion : car Botrel est chrétien, fidèle à Dieu, et, il ne s'en cache pas, fidèle à son Roi. Les *Chansons de chez nous* sont aujourd'hui connues de tous, la France est heureuse d'applaudir le jeune barde.

Le fils des chouans chante la captivité du petit Louis XVII.

LA BERCEUSE BLANCHE

Dormez, enfants, près de vos mères,
En vos lits clos.
Dormez, dormez dans vos chaumières,
Au bruit des flots !
Le petit Roi, tout comme un homme,
Est en prison
Sans avoir pour bercer son « somme »
Une chanson...

Refrain.— Dormez ! mes jolis,
Dans vos petits lits.
Dormez, petits gâs sans effroi,
Car vous n'êtes pas les fils du Roi !
Lirelonla, tonla !

2

Avez-vous faim ? Tout plein les huches
Y a du pain bis ;
Avez vous froid ? Voici des bûches,
De chauds habits.
Le petit Louis, fils de la France,
A faim et froid :
Simon se rit de la souffrance
Du fils du roi !...

Dormez ! mes jolis,
Dans vos petits lits,
Dormez ! petits gars, sans effroi,
Car vous n'êtes pas les fils du roi,
Lirelonla, tonla !

3

Nos pères pour venger son père,
Chassent les « Bleus » :
Ils reviendront bientôt, j'espère,
Victorieux.
Afin que tous nos maux finissent,
Enfants jolis,
Prions Dieu pour que refleurissent
Les fleurs de lis !

Priez, mes jolis,
Dans vos petits lits.
Priez, petits gars, avec moi
Pour le malheureux petit gars du roi.
Lirelonla, lonla !

La note gracieuse ne manque pas dans ce recueil, mais un air de tristesse se révèle souvent : n'est-ce pas là du reste le caractère du marin. La joie est si grande au sein de sa famille, mais les séparations sont si fréquentes. Cette paix n'est-elle pas assombrie par le spectacle de la mer, vaste tombeau où la plupart des siens sont restés, et où peut-être il sombrera un jour.

Voyez ces sentiments dans la chanson suivante.

LA PAIMPOLAISE

Quittant ses genêts et sa lande
Quand le Breton se fait marin,
En allant aux pêches d'Islande
Voici quel est le doux refrain
Que le pauvre gas
Fredonne tout bas :
J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand pardon ;
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton.

.....
Guidé par la petite étoile,
Le vieux patron d'un air très fin
Dit souvent que sa blanche voile
Semble l'aile d'un séraphin...
Et le pauvre gas
Fredonne tout bas :

Ta voilure, mon vieux Jean Blaise,
Est moins blanche, au mât d'artimon,
Que la coiffe à la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton.

Le brave Islandais, sans murmure,
Jette la ligne et le harpon ;
Puis, dans un relent de saumure,

Il se couche dans l'entrepont.
Et le pauvre gas
Soupire tout bas :
 Jé serions ben mieux à mon aise,
 Devant un joli feu d'ajonc,
 A côté de la Paimpolaise
 Qui m'attend au pays breton

.....
Puis, quand la vague le désigne,
L'appelant de sa grosse voix,
Le brave Islandais se résigne
En faisant un signe de croix
Et le pauvre gas
Quand vient le trépas,
 Serrant la médaille qu'il baise,
 Glisse dans l'océan sans fond
 En songeant à la Paimpolaise
 Qui l'attend au pays breton.

LE CHATEAU St-ANGE

Voici le château Saint-Ange. Cette masse n'est que le débris d'un tombeau. Le faste des tombeaux, poussé si loin par les grands de l'ancienne Rome, frappe toujours notre ami Don Agostino.— « Pesez, pesez sur la terre ! Au jugement dernier, il faudra se lever de là dessous !... »

A Rome, rien n'est isolé, rien n'est muet, rien ne parle à contre-sens ; tout tient à quelque chose, dit quelque chose, dit la chose qu'il faut dire. Ce château fort, construit sur un mausolée impérial, est rempli de l'histoire de Rome ; il a la majesté romaine et le beau langage romain.

Prison d'État, il reçoit des coupables, des innocents, des fortunes tombées. Les fortunes tombées y méditent sur une cénôtre d'empereur ; les innocents y sont gardés par les images des Apôtres ; les coupables lèvent les yeux vers l'ange qui couronne l'édifice : mémorial de la miséricorde divine, l'ange remet son glaive au fourreau.

Quant à sa mine, c'est la belle forteresse d'autrefois, fière et ornée, avec des plates-formes d'où le captif plonge dans le

grand espace et dilate sa poitrine dans le grand air. Les forteresses d'à présent, basses et cachées, sont des agents de police déguisés en bourgeois.

Leurs cachots sont nommés *cellules* ; mais où est la joie et la liberté de cœur du moine ? Curieux mensonge du langage officiel : un nom monastique au cachot du prisonnier de la force humaine, dans le temps que cette force supprime les retraites où s'enfermaient les captifs volontaires de Jésus-Christ.

Jadis, j'ai pris l'air dans les préaux de la Conciergerie. Comme je me rappelais les plates-formes du châ eau Saint-Ange ! Mon « directeur » m'avertissait des supériorités de la prison française : qu'on y est mieux couché, mieux nourri, mieux serré.—Mais votre prison ne laisse pas voir le ciel ?—Est-ce que vous vivez de voir le ciel ?

Au fond de mon encrier, où j'ai trouvé la Conciergerie, je ne sais quel mirage, à présent, me montre « le pénitencier » du faubourg Saint-Antoine. On y entend les omnibus et le sifflet du chemin de fer. Point de ciel !

Si mes crimes jamais m'introduisent là, je supplierai qu'on m'accorde une pénitence plus sévère, digne de mon « incivillisation » ; je solliciterai les horreurs de la prison romaine avec son mauvais ordinaire, mais avec la plate-forme que la nuit couvre d'un pavillon d'étoiles, avec le grand espace que traverse le vent et les oiseaux.

Ah ! si l'on voulait me mettre au château Saint-Ange, sous le vol des cloches de Saint Pierre et sous les ailes de l'ange miséricordieux, près des statues des saints Apôtres, sur les cendres de l'empereur Adrien !

L. VEUILLOT.

Un livre utile

Ce titre peut paraître banal, et pourtant combien peu d'ouvrages le méritent, malgré la pluie de publications dont nous sommes inondés. Le Rev. Père E. Piché, de la Congrégation des Frères de St Vincent de Paul, vient de faire paraître ses *Conférences sur les œuvres sociales* données au Grand Séminaire de Poitiers. L'ouvrage est actuel, car jamais on n'a parlé autant de ces sor-

tes de questions. On a même trouvé la formule qui résume tous les systèmes : *Aller au peuple*. Chacun y va à sa façon, et le Souverain Pontife rappelait naguère au clergé de France, ce qu'il fallait entendre par ce mouvement de pitié qui pousse les hommes de cœur vers les masses.—L'auteur résume ses impressions de vingt années de ministère consacré à l'évangélisation " *de la grande malade que Dieu guérira.*" Montparnasse, Charonne, Grenelle à Paris, l'Angleterre, l'Irlande et le Poitou m'ont fait voir le peuple tel qu'il est partout." Le Rev. E. Piché aurait pu ajouter—ce qui n'est pas sans intérêt pour nos lecteurs—que cette école d'expérience a commencé, pour lui, au Canada.

Ce premier volume comprend huit Conférences. Le titre seul en fera comprendre l'intérêt.—Les OEuvres et le peuple.—Les OEuvres et le prêtreⁱ—Obstacles aux OEuvres. (Ennemis) Obstacles aux OEuvres. (Amis)—Obstacles aux OEuvres. (soi-même) — Comment commencer — Principes généraux aux OEuvres — La famille chrétienne et les OEuvres.

Tous les prêtres, et spécialement les Directeurs de Séminaires y trouveront une lecture intéressante, des conseils avant tout pratiques, et surtout cet encouragement précieux qui soutient dans les difficultés inhérentes à toute vie de dévouement.

Revue du Mois

Le contingent Canadien est parti pour le Transvaal. La plupart des journaux canadiens-français montrent peu d'enthousiasme, et ceux qui défendent cette décision le font sans grande conviction apparente. Une chose surprend en tout ceci, c'est la place occupée par l'argent. Décidément c'est bien le nerf de la guerre. Qui est-ce qui va payer les frais de l'expédition; quelle est la compagnie la plus avantageuse pour assurer les soldats? Cela est très pratique, mais ne dénote pas un dévouement absolument désintéressé. Mais n'est-ce pas là le nœud de la question? Est-il possible que tous ceux qui partent sentent au fond du cœur le patriotisme du soldat qui défend son pays contre une invasion injuste?

Bientôt l'ascension du Vésuve en chemin de fer, et même celle du Righi ne méritera plus qu'on s'en occupe. Un funiculaire de 11 kilomètres conduira les touristes jusqu'au sommet du Mont Blanc. Ils trouveront à une altitude de 4.508 mètres une gare, un hôtel avec tout le confort désirable. De là au sommet il y aura un cable traîneau. Les plans du chemin de fer sont faits, il ne reste plus qu'à attendre l'exécution.

Dans sa lettre aux évêques du Brésil, le Souverain Pontife engage le clergé à s'occuper de la presse et déclare qu'il verrait avec plaisir des prêtres journalistes. Il y a longtemps que les juifs nous donnent l'exemple sous ce rapport. M. Hyndman, président de la *Social Democratic Association* constate que la presse anglaise est entre les mains des juifs.

Le *Daily Telegraph* appartient aux Lewis ; le *Daily News* appartient à Henri Oppenheim ; le *Financial News* à Harry Marks ; le *Sun* appartient au même ; le *Saint James Gazette* est à Steinkoff ; la *Saturday Review* à Alfred Beitt ; le *Statist* appartient à plusieurs financiers juifs ; *The Observer* est à Mme Rachel Beer ; *Sunday Special* au juif Spyer. La même observation pourrait se faire pour tous les pays. Imitons les Juifs, obéissons au Pape, répandons les bons journaux.

BIBLIOGRAPHIE

Pour les bibliothèques paroissiales : *La Fille de l'Emir*, par Mlle Rousscau, Paris, Lefort. Roman historique d'un grand intérêt puisqu'il remet sous nos yeux l'époque des croisades, d'une moralité absolue.

Le Protocole mondain, par Parisette. Un volume in-12 de 280 pages. Paris, Montgredien, 8 rue St Joseph.

La politesse a son code qu'on ne peut mépriser impunément. Ce Protocole mondain met au courant de tous ces usages ; il a l'avantage d'être fait dans un très bon esprit. Une fois de plus nous constatons que charité et politesse se ressemblent beaucoup.

Liévin Liévinette. Un volume in-18, par M. d'Héricault, chez Henri Gauthier, 55 quai des Grands-Augustins, Paris.

Le fin littérateur qu'est M. d'Héricault (1) est allé chercher le sujet de son roman en plein pays minier. A côté de pages ravissantes, nous trouvons décrites les mœurs de ces centres ouvriers. Dans ce milieu si triste, l'auteur nous fait admirer les vertus les plus héroïques.

Pour ma paroisse, par L. Nemours-Godré. Téqui, 29 rue de Tournon, Paris.

A l'aide d'histoires charmantes, de portraits finement railleurs, M. Godré fait œuvre de bon catholique et d'écrivain distingué. Il fait aimer l'Eglise et intéresse vivement.

NOS ECHANGES.

Le *Ladies' Home Journal* se montre à point avec ses attraits pour les dames, surtout à ce temps de Noël et du Nouvel an, temps de changements. Les dames y trouveront ce qui leur est utile pour la Mode, les cadeaux et tout ce que cette saison entraîne avec elle. Comme détails pratiques on n'a rien négligé pour le rendre intéressant. Les dames qui s'intéressent à leur ménage et à l'éducation de leurs petites filles y trouveront des remarques capables de les aider en ce qui regarde le bien-être familial ; l'art de faire les dentelles, la peinture sur porcelaine, et puis qu'il faut ordinairement user de ruses pour s'attirer les gens et que le point faible est le plus souvent l'estomac, les dames trouveront dans leur journal des conseils pour se perfectionner dans cet art de plaire en matière culinaire ! En somme l'économie domestique y est détaillée en presque toutes ses branches. La partie littéraire n'est pas moins intéressante en général : tous ceux qui désirent connaître un peu d'histoire contemporaine en Amérique, goûteront *L'anecdotal side of Robert E. Lee*.

On lira avec intérêt *How the next Census will be taken*. *The study of Shakespeare* ; et les jeunes personnes se verront peintes admirablement dans *Autobiography of a Girl* qui paraît, jusqu'à présent, assez morale et peut être lu par tout le monde.

Ce journal est publié en anglais par *La Curtis Publishing Company, Philadelphie*. On peut se le procurer pour la somme d'une piastre par année : dix cents le numéro.

(1) M. d'Héricault vient de mourir : c'est une perte que tous les catholiques et les littérateurs apprécieront.

Correspondance

Recommandations de Prières

Je me recommande à vous ainsi qu'à tous vos petits élèves de vouloir faire des prières en l'honneur de St Antoine de Padoue dans mes intentions pour une grande grâce particulière, j'espère que vous m'accorderez cette grande faveur car j'ai une très grande confiance en vous: votre très obligé D. R.—Voudriez-vous avoir la bonté de faire prier vos enfants pour obtenir ma complète guérison le plus tôt possible car il y a trois ans que je ne puis travailler et j'aurais maintenant besoin de prendre l'ouvrage: si j'obtiens ma guérison je promets de m'abonner à votre journal les Fleurs de la Charité aussitôt que je pourrai prendre l'ouvrage. J. G.—Mme R. promet 25 piastres et 20 cts par mois si elle obtient de St Antoine la grâce qu'elle désire.—Je promets \$ 25.00 au Patronage si je réussis dans une affaire Mme C. I. S.—Révérend Monsieur, il y a à peu près trois semaines je m'adressais à vous pour demander le secours de vos prières et celles de vos chers enfants pour le dénouement d'une affaire sérieuse, j'ai eu une lueur d'espérance mais depuis les choses ont prises une tournure plus grave. Je viens de nouveau solliciter l'aide de vos prières et celles de vos chers enfants à qui Dieu paraît ne rien refuser. J'ai une grande confiance car je vois dans les Annales des *Fleurs de la Charité* beaucoup de grâces obtenues avec l'aide de leurs prières. J'espère être du nombre. Une abonnée dévouée. P.S. Si j'obtiens ma grâce je serai reconnaissante envers ces chers enfants je vous promets \$ 5.00.—Je vous demande de bien vouloir faire prier vos chers et bons petits enfants pour une faveur que je sollicite de St Antoine de Padoue: si je l'obtiens d'ici à Noël je promets de donner à St Antoine de Padoue 25 cts par mois pendant un an pour le pain des enfants du Patronage. M. D. G.—Nous prenons la liberté de vous demander vos plus ferventes prières pour une grande grâce qu'il nous faut de toute nécessité obtenir; et si comme nous l'espérons, nous obtenons cette grâce qui est de la plus haute importance pour nous, nous serons deux membres de la famille à souscrire 25 cts chacun que vous réclamez pour cette chère œuvre à laquelle vous vous dévouez.—Mme T. promet 25 cts par mois si elle obtient la position qu'elle demande et la guérison de ses yeux.—Mme G. recommande sa mère aux prières de vos enfants.—Seriez-vous assez bon pour commencer une neuvaine Dimanche avec vos chers petits enfants. Il s'agit d'une grande décision à prendre.—Veuillez faire prier pour le succès d'un jeune homme qui va étudier le droit à Toronto, qu'il pratique maintenant sa religion pour la plus grande gloire de Dieu et résiste aux tentations. Une abonnée.—Une mère demande des prières pour sa fille loin d'elle et plus qu'exposée par son emploi, si elle rejoint sa mère celle-ci promet 2.00 à l'œuvre. Une abonnée.—Inclus \$1.50 cts pour payer l'abonnement aux *Fleurs de la Charité* qui sont si attrayantes à lire: la petite balance pour vos orphelins c'est bien peu de chose, si le bon Dieu m'accorde les faveurs que je lui demande je vous enverrai plus. S'il vous plaît de faire une neuvaine avec vos petits orphelins pour l'accomplissement des faveurs suivantes: le succès dans notre commerce, le remboursement de \$ 1.000, la vente de quelques chars de patates le succès, dans une entreprise, le choix d'une vocation pour l'ainé de mes garçons qui finit ses études cette année, le succès dans les études pour le deuxième de mes fils, la santé pour l'ainée de mes filles qui semble menacée par la consommation. Je recommande aussi à vos ferventes prières mes trois plus jeunes garçons.—S'il vous plaît faire faire une neuvaine en l'honneur de St Antoine de Padoue pour une grâce importante; si j'obtiens ce dont je demande je vous enverrai \$5.00 pour vos pauvres. Delle F. E. D. —

Veillez donc s'il vous plaît faire une neuvaine avec vos enfants pauvres en l'honneur de St Antoine et de la bonne Ste Anne ; je desire obtenir une grâce, je promets de faire publier cette faveur dans le message de la bonne Ste Anne et de m'abonner pour quelques années à votre Fleur de la Charité et je vous donnerai une piastre pour vos enfants pauvres. L.L. — Voulez vous bien avoir la bonté de faire prier vos petits enfants pour moi au sujet de ma vocation. E.L.Inst. — Je vous demande de faire une neuvaine avec votre communauté et vos petits enfants. Si j'obtiens ce que je demande vous recevrez aussitôt que je serai guéri \$5.00 pour vos enfants. A.L. — Bon St Antoine, je vous promets dix cents par semaine, pendant trois mois, si j'obtiens un emploi prochainement. O bon St Antoine de Padoue exaucez ma demande. L. M. — Je promets \$5.00 à St Antoine pour ses pauvres avec promesse de le faire publier dans votre revue, s'il m'obtient la grâce que je lui demande. J. H. B. — Bon St Antoine faites moi trouver de l'ouvrage pour l'hiver, je vous promets 25 cents si vous m'obtenez cette grâce. — Je promets d'habiller un enfant à sa 1ère communion, si j'obtiens la grâce d'ici ou jour de l'an. Mme. L. — Priez pour que je vende une terre. Je promets \$50.00. M. P. L. — Priez pour que je vende une terre je promets \$25.00 ou \$3.00 par an ma vie durant. H. M. — Je demande une faveur importante à St Antoine s'il me l'accorde je penserai à vos enfants du Patronage. M. T. — Mon mari est loin d'être en bonne santé je vous demande instamment de vouloir en le recommandant aux prières de vos enfants ne pas l'oublier s'il vous plaît dans les vôtres. Mme A. D. L.

Reconnaissance

Action de grâce à Saint Antoine. 25 cts. — Reconnaissance au bon Saint Antoine de Padoue pour grâce obtenue par son intercession avec promesse de le faire publier Mme L. R. Veillez faire une neuvaine avec vos petits enfants afin que j'obtienne la santé. Si j'obtiens cette faveur de Saint Antoine, je promets de m'abonner aux Fleurs de la Charité aussitôt que je travaillerai, et aussi cinq piastres pour habiller un de vos petits communiants si j'obtiens ce que je demande, et la conversion d'un ivrogne. Mme L. R. — Priez pour que mon fils trouve une place. Je me suis privée pour vous faire l'aumône : si vous m'obtenez ce que je demande, je vous enverrai une piastre. — Vous trouverez ci-inclus la somme de une piastre pour le pain de vos pauvres en reconnaissance d'une grâce obtenu en l'honneur de St Antoine de Padoue et de la très Sainte Vierge. A. R.